

Figaro 28 Aout 1937  
N° 52, 170 26

# UNE ENQUÊTE DU " FIGARO LITTÉRAIRE " PRÈS DES ECRIVAINS DE GAUCHE ET D'EXTREME GAUCHE

## L'Expérience russe de M. André Gide

Nous poursuivons, par la publication d'un extrait d'article de M. Jules Romains et de la réponse de M. Edouard Dujardin, notre enquête d'information sur les sentiments qu'ont suscités le Retour de l'U. R. S. S. de M. André Gide et ses récentes Retouches dans les milieux mêmes où la vie soviétique a obtenu de la sympathie, au moins un intérêt critique particulier.

Deux questions, rappelées, ont été adressées à vingt-deux écrivains.

1. L'expérience d'André Gide a-t-elle changé ou précisé vos sentiments, votre position intellectuelle ?  
2. Si vous ne tenez pas cette expérience pour valable, voudriez-vous dire pourquoi ?

### M. Jules Romains parle d'« épreuve significative »

M. Jules Romains a publié dans *Marianne*, un article qui entre dans notre propos — s'il ne répond pas exactement à notre questionnaire. D'ailleurs, demandé à l'écrivain de *Problèmes européens* si l'expérience de M. Gide a changé quelque chose à sa position intellectuelle, serait ignorer son évolution propre qui est d'ailleurs essence, mais pleine également d'intérêt.

Sous le titre : *Une épreuve significative*, M. Jules Romains commente l'acte que les cercles communistes ont fait à *Retour de l'U. R. S. S.* et à *Retouches*.

Quand parut le *Retour de l'U. R. S. S.*, nous fûmes beaucoup, je crois, qui attendîmes avec grand intérêt ce qui allait se passer. Les communistes s'étaient souvent plaints qu'on les accusait de manquer de respect pour l'indépendance de l'esprit. Ils ignorèrent pas qu'il y avait là, pour nombre d'Européens d'Occident, la plus grosse objection contre leurs méthodes. Sur affirmations qu'on leur faisait une critique même rude était pour leur parti la bienvenue, du moment qu'elle ne procédait pas d'une hostilité préconçue et systématique. L'épreuve était décisive : les conditions en étaient parfaites.

Nous souhaitons donc que les communistes — ceux d'ici et ceux de là-bas — fassent de cette épreuve, sérieuse, mieux que cela : missent leur confiance à leur compte des critiques de Gide dans la plus large mesure.

Nous souhaitons entendre — surtout de la part des communistes français, qui avaient encore plus de raisons de ménager nos susceptibilités intellectuelles — un langage comme celui-ci : « Notre ami Gide a jugé l'expérience russe avec toute la sévérité d'un

intention est d'apporter le bonheur aux Français, et non point de les soumettre à un régime pénitentiaire, notre intérêt est de recueillir par avance des « tests » de sensibilité nationale, surtout quand cette sensibilité se double, comme c'est le cas, d'une grande intelligence et d'une absence de préjugés assez complète qu'on peut raisonnablement lui demander à un homme.

Ce langage eût été bien habile, je dirais même bien émouvant. Est-ce celui que nous avons entendu ? Je n'en suis pas sûr. Il y a bien eu, tout au début, chez quelques-uns, un effort pour répondre « sans se mettre en colère ». Mais la voix tremblait. Et au bout d'assez peu de temps, des mots désagréables sont sortis, d'un peu partout, et à une cadence précipitée. Certes, je ne rends pas les communistes responsables des excès de leurs réactions. Quand je lisais il y a quelques mois, sous la signature d'un parlementaire de la région de la Seine (il n'est pas communiste, il n'est que sympathisant), universellement méprisé comme toucheur de pots-de-rin et pirate des derniers publicités, qu'il fallait « repousser du pied les basses colonnes d'un cathédrale décadent », je me suis contenté de rire. Mais qu'Aragon appelle dans un discours, et publié cette phrase : « Le clero qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par Phidèle qu'il a acquis à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide », c'est un peu plus pénible. Aragon s'imaginait-il arrêter les affaires du communisme, en créant la conviction, chez les témoins de cette bagarre, qu'adhérer au communisme, c'est s'enfermer dans et poings liés dans un sac ; et qu'à partir de ce moment-là, comme on l'estime juste, dire ce qu'on croit la vérité, c'est trahir ?

### M. Edouard Dujardin condamne les sentimentaux

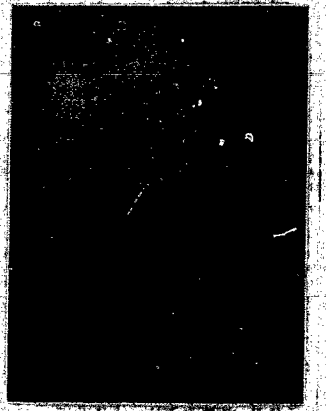
L'U. R. S. S. ne manque pas d'ennemis à gauche. D'abord, les dissidents du bolchevisme, trotskistes et autres, qu'on appelle les oppositionalistes et puis, certains communistes ou semi-communistes anarchisants au premier rang desquels s'est placé André Gide. Semblablement, les uns et les autres accusent l'U. R. S. S. de n'avoir pas suivi les programmes (assez différents entre eux) que chacun de leurs groupes estime qu'elle aurait dû suivre.

Sauf quelques exceptions, les oppositionnels que je connais sont des hommes d'une haute valeur morale et quelques-uns d'une solide culture. Le programme qu'ils reprochent à l'U. R. S. S. d'avoir « trahi » semble bien être celui qu'apportèrent en 1917. Lénine et ses compagnons, il est, en tout cas, basé sur les principes mêmes du marxisme. Sur ce point, les oppositionnels ont raison. Leur erreur, qui est considérable, est de croire qu'aucune révolution ait jamais pu être menée jamais, sans le programme qu'elle s'est tracé. Une révolution a pour objet la destruction d'une société, qu'elle reconstruit ou la fin d'une société nouvelle ; seulement, la société nouvelle qui prend la place de la société détruite n'est jamais celle qu'on avait voulu. En fait, les programmes révolutionnaires ne sont que les formules qui expriment sous une image symbolique les besoins que font que les hommes détruisent la société où ils vivent et en prennent une autre, c'est-à-dire que ces programmes sont des mythes. C'est ainsi que l'aurait vu Georges Sorel et que je l'ai écrit que dans mon livre sur la première génération chrétienne. Les oppositionnels sont des gens qui n'ont pas le sens de l'histoire.

Les anarchisants se distinguent d'eux en ce que leur programme ou plutôt les programmes qu'ils opposent à l'U. R. S. S., au lieu d'être quelque chose de sévèrement étudié, sont des passions ou des aspirations vagues, sans base sociologique, qui se mêlent les principes, plus ou moins, très confus, du

marxisme et un arrière-fond de réactions humanitaires libérales, de démocratie, de pacifisme qui relèvent de la sentimentalité propre à la bourgeoisie soignée, et qui sont aux antipodes de l'engagement de Marx et de Lénine. D'où, les flottements des anarchisants. Tant qu'aucun événement ne vient altérer leur sentimentalité l'U. R. S. S. n'a pas d'admirateurs plus enthousiastes, mais que des rapporteurs tiennent à la connaissance du public, par exemple, sur les mesures d'extrême rigueur dont celle-ci a pu se servir d'extrême, ou sur les cultures qu'elle croit devoir mettre à l'exercice de leurs chères libertés, ils protestent. Tel a été le cas d'André Gide : tels nous voyons tant d'écrivains de gauche se décaler de l'impossibilité où la se trouvent de concilier leurs nobles revendications et leur vieux fond de libéralisme bourgeois.

Je dirais que les oppositionnels sans doute ont à qui manque le sens de l'histoire ; les



M. Edouard Dujardin

communistes et semi-communistes anarchisants sont des gens qui ne savent même pas ce que c'est qu'une société d'abord organisée.

Il n'est pas possible, en effet, qu'une révolution puisse, non seulement se faire, mais se maintenir et se développer, final plus loin, qu'une société puisse durer sans recourir à la contrainte, à la contrainte intellectuelle autant qu'à la contrainte politique, c'est-à-dire sans imposer à chacun un conformisme rigoureux. Avec une contre-partie pourtant. Cette contrainte, il est nécessaire qu'il y ait quelques hommes qui, à certains moments, ne craignent pas de la secouer sans que la société s'enlèverait dans l'immobilité ; mais leur nécessaire manœuvre doit comporter pour eux le risque qu'elle a comporté pour les grands réformateurs et les grands hérétiques et aussi bien pour Voltaire et aussi bien pour Lénine lui-même jusqu'en 1917. Il n'y a rien à attendre d'une liberté qui n'a pas cette sanction, le danger.

Tout cela demanderait à être développé et à être d'ailleurs, je ne puis ici qu'indiquer sommairement les motifs qui m'obligent à donner raison à l'U. R. S. S. contre le grand écrivain qu'est et reste André Gide, et contre les apôtres des libertés bourgeois, aussi bien que contre les dissidents du bolchevisme.

Samedi prochain  
**CLAUDE AVELINE  
EMMANUEL MOUNIE**



M. Jules Romains

à leur critique. Nous l'en remercions. Nous sommes sûrs que la Russie se hâtera de corriger ceux des défauts ou des vices dénoncés par lui qui sont graves et incontestables. Il y en a d'autres qui, sans être indispensables, car nous savons Gide trop honnête pour avoir ces intentions, sont pas l'impératif de leur attitude et sont forcément compensés par des avantages qui lui ont échappé. Nous attendons les journaux et les journaux de nouvelles documents, et le priez d'entreprendre un second voyage. En tout cas, nous autres communistes français, qui ne sommes nullement contrainte, quoi qu'on en dise, de le copier servilement les méthodes russes, nous allons étudier avec le plus grand soin les arguments et les raisons des écrivains qui ont écrit. Car nous devons savoir que les choses qui nous ont été dites, nous résultent de la discussion ou de la confrontation de faits divers. Comme nous